Document généré le 18 avr. 2024 12:58

Séquences
La revue de cinéma

Cannes 2005
Chemins de traverse

Denis Vaugeois

Numéro 239, septembre–octobre 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47878ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vaugeois, D. (2005). Cannes 2005 : chemins de traverse. *Séquences*, (239), 16–19.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CANNES 2005

CHEMINS DE TRAVERSE

Pour une fois, le choix du jury présidé par Emir Kusturica a fait l'unanimité. Non pas que ***L'Enfant*** *des frères Dardenne s'imposait de toute évidence, mais après coup, on se dit pourquoi pas ? Fidèles à eux-mêmes, Jean-Pierre et Luc Dardenne sont allés chercher leur sujet chez les marginaux, ceux qui bougent et qui survivent. Presque des Bougon. Sauf que dans ce cas, la famille en est à ses débuts. Sonia et Bruno vivent au jour le jour d'expédients et de petites joies qui assurent leur bonheur. Qu'est-ce qui les unit ? S'aiment-ils ? Difficile à dire, mais ils sont bien ensemble. Quand arrive l'enfant.*

Denis Vaugeois

Bruno devra intensifier ses petits vols, raffiner ses combines, augmenter ses trafics. Un bon coup lui permet d'obtenir assez d'argent pour acheter un landau au bébé et un blouson à la mère. Pour quelques minutes, elle lui confie l'enfant qui repose dans le landau. Sans préméditation, parce que l'occasion se présente, Bruno, qui ne garde jamais rien et revend aussitôt, fait comme d'habitude. Il vend son fils. « Nous en ferons un autre », propose-t-il à Sonia. Elle ne l'entendra surtout pas ainsi.

L'Enfant

Le film, qui n'était que mouvements, s'accélère encore. Les Dardenne aiment le style vif et rapide. Le spectateur sera servi. Déborah François (Sonia) est tout à fait convaincante, mais Jérémie Renier (Bruno), à la gueule impassible, l'est encore davantage. Un beau petit couple.

L'ENFANT UN THÈME POPULAIRE

Au moment du bilan, à l'annonce de la Palme d'Or, on se rend compte que l'enfant a été au cœur de plusieurs films. Des enfants abandonnés par leur père, un enfant monnayé, un autre naufragé, etc.

Deux films en particulier racontent des cas d'abandon : **The King** et **Don't come knocking**. L'un signé d'un débutant, James Marsh, un Britannique, lequel présente son premier long métrage, l'autre d'un vieux routier, Wim Wenders. Deux films agréables qui révèlent les difficultés des retrouvailles, père et fils, tantôt pour le premier, tantôt pour le second. Pour le pasteur baptiste de **The King** (William Hurt), le bonheur avait été au rendez-vous : une épouse soumise et désespérément jolie, deux adolescents dociles et bien rangés. Le père est en parfait contrôle. Ses prêches sont populaires, son église est pleine. Il n'y a pas de place dans cette existence bien huilée pour un fils enfoui dans un lointain passé. Il en va tout autrement pour celui-ci. Il a complété son service dans la marine avec une idée en tête : retrouver ce père qu'il n'a jamais connu. Ce dernier ne veut surtout rien savoir de ce jeune homme de 21 ans qui lui coupe la route. Grave erreur. Très grave erreur.

L'ex-marin joué par un comédien plein de talent, Gael Garcia Bernal, fera plier le pasteur après avoir séduit sa fille et, à force de ruse, sa femme. Le drame n'est pas loin. Assuré, mais imprévisible. Le pasteur a dorénavant perdu tout contrôle; le jeune marin peut-être aussi. A-t-il été happé par l'engrenage qu'il a déclenché ? Le réalisateur nous laisse le choix. Pourquoi ce titre, **The King** ? On ne le saura pas non plus.

Wenders pour sa part renverse les rôles. Il a confié à son copain Sam Shepard le rôle d'un ancien acteur de western (Howard Spence) passablement au bout de son rouleau. Lancé au galop, on le croit en train de jouer une scène d'un nouveau western. Mais non, il fuit tout simplement le lieu de tournage. Le ridicule est volontairement au rendez-vous. Où ira se cacher l'ancienne vedette désabusée ? Chez maman (Eva Marie Saint) qui accepte ce retour de l'enfant prodigue avec humour et résignation. Des albums de photos traînent dans la maison et mettent le fugueur en présence de son passé. « Mais oui, lui dit sa mère, je crois bien que tu as fait un enfant à cette fille ».

L'ex-vedette a soudain un but dans sa vie : retrouver ce fils. Il ira vers la mère, Doreen, propriétaire de bar (l'inoubliable Jessica Lange), qui le conduit au fils devenu chanteur de country-rock. Les retrouvailles tournent au désastre. C'est le fils cette fois qui ne veut rien savoir de ce raté de père. Une jeune fille lui tourne autour avec une urne contenant les cendres de sa mère. Une autre flamme de Spence. Le voilà en

Dans Une fois que tu es né, **Sandro a tout. Une vie facile l'attend. À l'occasion d'une croisière sur la Méditerranée, ce fils d'un riche entrepreneur tombe à l'eau en pleine nuit. Il nage désespérément. En vain. On le croira mort. Il a pourtant été rescapé *in extremis* par l'équipage inquiétant d'un chalutier bondé de clandestins.**

présence d'un fils et d'une fille. Wenders multiplie les clins d'œil. Le public est attentif. Il cherche à décoder. **Don't come knocking** est un titre emprunté au panneau suspendu à la porte de la roulotte de l'acteur : « Don't come knocking if the trailer is rocking » (inutile de frapper à la porte si la roulotte se balance). La puissance d'évocation de Paris Texas est bien loin. Les héros sont fatigués. L'Ouest est accessible par autoroute.

Un autre géant du cinéma, Michael Haneke, fait un retour en Sélection officielle avec **Caché**, interprété par Daniel Auteuil (Georges) et Juliette Binoche (Anne). Le couple reçoit des messages mystérieux sous forme de cassettes et de dessins. L'inquiétude s'installe. La petite fille du couple disparaît. Fausse alerte. Le secret des messages est enfoui dans l'enfance de Georges. Haneke est en pleine possession de son sujet au point de ne pas résister à la tentation de manipuler un peu les spectateurs, assez pour se mériter le Prix de la mise en scène. Même si le jeu des deux acteurs principaux est impeccable, ce sont Maurice Benichou (Majid) et Walid Afkir (son fils) qui volent la vedette malgré des rôles secondaires. Ils sont tous deux très émouvants.

Nordeste, un premier long métrage de l'Argentin Juan Solanas, mise sur une autre vedette du grand écran, Carole Bouquet, ici Hélène, une Française à la recherche d'un enfant à adopter. Un regard sur le désir de maternité chez une femme comblée par ailleurs, un regard surtout sur un monde d'injustice. Hélène aura finalement son bébé, mais elle ne pourra le garder. Quel sort lui est réservé ? L'horreur du trafic d'enfants, quand ce n'est pas celui d'organes, n'est pas loin. Et puis l'adoption est-elle une bonne solution ? Hélène fait des rencontres qui lui ouvrent les yeux.

Dans **Nordeste**, un jeune garçon, Martin, et sa mère Juana résistent tant bien que mal aux menaces d'un grand propriétaire terrien. Dans **Une fois que tu es né**, Sandro a tout. Une vie facile l'attend. À l'occasion d'une croisière sur la Méditerranée, ce fils d'un riche entrepreneur tombe à l'eau en pleine nuit. Il nage désespérément. En vain. On le croira mort. Il a pourtant été rescapé *in extremis* par l'équipage inquiétant d'un chalutier bondé de clandestins. Une complicité se développe entre Sandro et deux jeunes Roumains, le frère et la sœur. Le réalisateur Marco Tullio Giordana (**Nos meilleures années**) aborde avec courage le problème de l'immigration clandestine sans chercher à être politiquement correct. Les préjugés font surface en même temps que le jeune Sandro. Imaginez la réaction des parents à l'appel téléphonique de leur fils : « C'est Sandro ! ». Le père croit rêver. L'enfant est obligé de faire le pitre pour se faire vraiment reconnaître. Voilà un film dans la bonne tradition italienne. Bien filmé, bien joué, avec une histoire facile à suivre mais non dénuée d'observations justes et d'occasions de réflexion.

Une fois que tu es né

CLANDESTINS

Les clandestins de Giordana nous renvoient à ceux de Brigitte Roüan. Carole Bouquet joue à nouveau une femme qui a réussi. Une avocate invincible. Un client infiniment reconnaissant, Jean-Pierre Castaldi, tient à la remercier. Trop occupée, elle résiste puis cède. Il s'incruste et pourchasse « sa pupuce ». Hilarant. Comme décor, un appartement en chantier. Un autre client, architecte celui-là, colombien d'origine, lui a proposé de transformer radicalement son appartement. Il a recours à des travailleurs clandestins, des sans-papiers bien sympathiques.

Dernier film du producteur Humbert Balsan qui s'est suicidé au début de l'année, cette projection à la Quinzaine des réalisateurs a été l'occasion d'un hommage d'autant plus touchant que Roüan lui avait réservé un petit rôle de banquier. Curieux moment de tristesse parmi les éclats de rire qui ponctuent la projection.

Tout comme le choix de la Palme d'Or, les Prix d'interprétation m'ont enthousiasmé. À sa manière, Tommy Lee Jones a été le grand gagnant du Festival. Avec son premier long

CANNES 2005

La palme de l'originalité pour un de ces films venus de pays où la filmographie est plus modeste pourrait revenir à Johanna **du Hongrois Kornel Mundruczo. Il s'agit d'un opéra composé pour devenir un film.**

métrage et sa double casquette d'acteur-réalisateur, il s'est mérité le Prix d'interprétation et celui du meilleur scénario.

Les trois enterrements de Melquiades Estrada, voilà bien un titre intrigant. Qui est Estrada ? Un clandestin. Un sympathique — ils le sont tous — immigrant mexicain qui entend rentrer dans son pays dès qu'il aura amassé assez d'argent pour fonder un foyer. Son rêve, ce n'est pas les États-Unis mais Jimenez, village mythique que cherchera

Johanna

patiemment Pete Perkins qui entend y ramener le corps d'Estrada, bêtement assassiné par un abruti de garde frontalier. « Si je meurs, ramène mon corps à Jimenez » avait demandé Estrada à Perkins. Mais avant, ce dernier veut élucider les circonstances de la mort de son ami.

Le réalisateur ne ménage pas les flash-back. Progressivement, le spectateur reconstitue la trame des événements. Perkins découvre la vérité. L'assassin, Mike Morton, (Barry Pepper vu dans **Il faut sauver le soldat Ryan**) sera forcé de déterrer (une seconde fois) le corps d'Estrada. Destination : Jimenez. Perkins est impitoyable et Morton, piteux. Une histoire d'hommes, un itinéraire dicté par l'honneur, des valeurs qui s'affrontent et des caractères violents qui s'opposent, soient ceux du « texan silencieux et du primate sans conscience ». Dans cette histoire, les femmes ne sont pas loin. Victimes de la bêtise des hommes, de l'ennui d'un univers désolant, elles prennent leur revanche à leur manière. La Mexicaine brutalisée par Morton ne ratera pas sa chance, tandis que sa poupoune l'a déjà abandonné. Le pire pourrait arriver à Morton et la salle applaudirait.

Diplômé en littérature anglaise de Harvard, Tommy Lee Jones a décidé de découper son film en chapitres et de lui donner la structure narrative d'un roman. Il joue volontiers avec le passé et le présent; ainsi il reprend la scène du meurtre du point de vue de l'assassin puis de celui de la victime. **Trois enterrements...** reste un film sur l'Ouest. « J'ai essayé de trouver une histoire à la hauteur de cette terre si belle et si brutale », explique le réalisateur, heureux de l'accueil fait à son film qu'il voit comme « une allégorie sur le bien et le mal, la justice et l'honneur, la faute et la contrition ». Il a choisi de présenter « ce qui peut plus rapprocher les hommes que les éloigner ».

SATIRE KURDE

Ce Jones me rappelle **Kilomètre Zéro** de Hiner Saleem. Le héros, Ako, un jeune électricien, enrôlé de force, reçoit l'ordre de ramener en voiture à sa famille le cercueil d'un « martyr ». Ako est kurde, le chauffeur est arabe. Les deux ennemis irréconciliables sont acculés à une intimité hostile. Le ton est à l'humour, mais les rappels sont tragiques : la répression menée par « Ali le chimique », ainsi surnommé pour avoir aspergé de gaz mortel le pays kurde, ou encore ces gradés de l'armée irakienne qui se prenaient pour de petits Saddam. Ako réussira finalement à atteindre la France avec sa jeune femme. Ils font leur bilan : « Notre passé est triste, notre présent est tragique. Heureusement, nous n'avons pas d'avenir. »

SRI LANKA | HONGRIE | MAROC | BRÉSIL

Les multiples sélections du Festival de Cannes sont l'occasion de découvrir des films de divers pays. L'un, **La Terre abandonnée**, a mérité à son réalisateur sri-lankais, Vimukthi Jayasundara la Caméra d'Or (conjointement avec Miranda July pour **Toi, moi et tous les autres**). La guerre civile est terminée, mais la paix tarde à s'installer. Les habitants d'un petit village sans nom doivent réapprendre à vivre. Autour d'eux, une terre abandonnée des dieux sur laquelle le soleil persiste à se lever et le vent à souffler. Tout est évocation, poésie et isolement.

La palme de l'originalité pour un de ces films venus de pays où la filmographie est plus modeste pourrait revenir à **Johanna** du Hongrois Kornel Mundruczo. Il s'agit d'un opéra composé pour devenir un film. En général, les plans sont longs et le film, assez lent. L'histoire est simple. Une toxicomane est récupérée par un médecin qui tente d'en faire une infirmière. Elle se découvre un don, celui de guérir ses patients en leur faisant l'amour. Ces guérisons soudaines sèment la panique chez les médecins. Faut-il en dire davantage ?

Le film est un brin lugubre. Il a été tourné dans un asile du 19e siècle et dans un hôpital militaire souterrain, aujourd'hui abandonné. Rien de gai. Pour ajouter au désarroi, en quelque sorte à la laideur, le réalisateur a joué avec la pellicule pour obtenir des effets de teinte verdâtre. Bref, un film résolument anti-commercial.

Il en va tout autrement pour **Marock** de Laïla Marrakchi. Une jeunesse insouciante et dorée. Juifs et Arabes se côtoient avec en arrière-plan le poids des traditions. La vraie vie finit par s'imposer, la mort aussi. Cette fois, un film certainement très commercial.

Marock

Quelques films bien faits méritent d'être mentionnés dont **Cidade Baixa** du Brésilien Sergio Machado. Une aguichante jeune fille fait route vers Salvador avec deux jeunes copains rencontrés par hasard. Tout le monde s'aime. Mais rien n'est simple. Un univers sordide fait le reste. Que dire de celui que rappelle le Coréen Im Sang-soo dans **The President's Last Bang**? Un monde de pouvoir et de corruption dans lequel il est difficile de départager l'ivraie du bon grain.

LE RETOUR DES PROS
CRONENBERG - GITAÏ - VAN SANT

En quelque sorte, le même dilemme se pose avec **A History of Violence**, le dernier Cronenberg. Un film réussi qui nous ramène au temps de Zorro. Tom Stall (Viggo Mortensen) est non seulement invincible, mais c'est une véritable machine à tuer. Ce n'est pourtant pas ce qu'il annonce au début du film, pas plus que son fils qui semble avoir hérité de l'instinct de son père. Même si Cronenberg maintient la pression, on finit par croire que tout se terminera bien. Avons-nous raison? Ce serait bête d'y répondre ici.

La remarquable distribution du film assurera son succès: Maria Bello (Edie Stall, l'épouse), Ed Harris (le mafieux à la cicatrice), William Hurt (le chef de gang) et Ashton Holmes (le fils). Bref, ce film est agréable. Il est l'œuvre d'un pro qui propose cette fois la réhabilitation. Il est bon d'y croire.

Amos Gitaï est un autre habitué de Cannes. L'histoire qu'il propose avec **Free Zone** est assez mince. Le plan qui ouvre le film est un peu long et sonne plutôt faux. Heureusement, on l'oublie vite grâce à Shava Alberstein et sa charmante comptine, *Had Gadia*, qui évoque le monde impitoyable du fort et du faible, le cycle infernal de l'oppresseur et de l'opprimé. Ce sont les paroles de la chanson.

De toute évidence, le réalisateur israélien a misé sur deux valeurs sûres: cette chanteuse et la comédienne Hanna Laslo qui se méritera d'ailleurs le Prix d'interprétation féminine. Celle-ci est vraiment formidable; aussi on ne s'étonne pas qu'elle ait autant de succès dans son pays.

Gitaï met en scène trois femmes: une Américaine (Natalie Portman), une Palestinienne (Hiam Abbass) et l'Israélienne Hanna Laslo, chauffeuse de taxi, femme de caractère, pugnace, déterminée. La Palestinienne l'est aussi à sa façon. Les deux femmes ont des comptes à régler (d'ordre financier). Le dernier plan, à peu près aussi long que le premier, montre les deux femmes s'engueulant à qui mieux mieux. L'Américaine a préféré déguerpir. Malgré le ton orageux, Gitaï semble vouloir croire que le dialogue est engagé.

En 1994, le monde du rock perdait une star, Kurt Cobain, du groupe Nirvana. Gus Van Sant a choisi de montrer les derniers jours d'un artiste en complet déphasage et qui se retire dans une maison isolée en compagnie de quelques compagnons de défonce. Dans le brouillard du matin, dans le désordre de la maison, l'homme, hagard, perdu, à bout de souffle, vit ses derniers moments. Dans **Last Days**, le cinéaste a imaginé la fin de l'icône, il le fait de façon elliptique en plongeant au plus profond d'un être désemparé. Somme toute, la cuvée 2005 a été bonne. On ne peut que regretter l'absence de films québécois.